

Une tragédie contemporaine

Shame de Steve McQueen, États-Unis, 2011, 101 minutes

Bruno Dequen

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2011). Compte rendu de [Une tragédie contemporaine / *Shame* de Steve McQueen, États-Unis, 2011, 101 minutes]. *24 images*, (155), 55–55.

Une tragédie contemporaine

par Bruno Dequen

En 2008, *Hunger* créait un véritable électrochoc. Rarement un cinéaste avait-il démontré dès son premier film une telle ambition thématique et esthétique. Steve McQueen y faisait la chronique de la grève de la faim menée par les prisonniers irlandais au début des années 1980 au moyen d'une mise en scène réussissant l'improbable grand écart entre une approche hautement conceptuelle et une démarche purement sensorielle et émotive. Par comparaison, *Shame* semble faire de prime abord un pas en arrière. En effet, les préoccupations politiques et historiques majeures de *Hunger* font place ici au portrait mélodramatique de Brandon, jeune yuppie new-yorkais aux prises avec une dépendance sexuelle autodestructrice. Le sujet politique remplacé par un cas clinique stéréotypé? En apparence seulement. Poursuivant le travail amorcé dans *Hunger*, *Shame* utilise la puissance esthétique et émotionnelle du cinéma pour explorer les frontières d'un désespoir absolu qui n'a plus que le corps comme moyen d'expression.


Shame est en fait le pendant désespéré de *Hunger*. Dans les deux cas, McQueen s'appuie sur un récit à la fois extrêmement précis (la routine de la prison, le rythme des journées de Brandon) et elliptique (le contexte historique minimal, l'absence de détails biographiques) qui lui permet de dépasser son sujet immédiat pour développer une véritable réflexion philosophique. Dans *Hunger*, le corps est perçu comme ultime outil politique et l'action dramatique de Bobby Sands, si elle n'est pas jugée ouvertement, est mise en scène avec un lyrisme qui témoigne d'une fascination certaine pour les enjeux que le sacrifice du personnage implique. Enjeux certes politiques mais aussi métaphysiques. Pour le prisonnier Bobby Sands, le corps devient non seulement le seul lieu de liberté absolue, mais son anéantissement nécessaire en faisait le symbole de valeurs et de croyances qui le dépassent. Tout le film est ainsi fondé sur une dialectique entre l'aspect philosophique des actions et leur impact purement physique symbolisé par le titre même du film. Or, que se passe-t-il lorsque



cette possibilité même de croyance n'existe plus?

Le titre du second opus, *Shame*, vient aussi nous aiguiller. C'est de honte qu'il s'agit. Or Brandon ne semble pas en éprouver la moindre parcelle. Seule compte la satisfaction constante de ses désirs physiques, et il est représenté comme un pur animal sexuel. Mais deux éléments feront dérailler cette belle mécanique. L'arrivée impromptue de sa jeune sœur tout d'abord, qui agit malgré elle comme un miroir insupportable force Brandon à affronter sa propre vacuité. Cette prise de conscience l'amène à tenter l'expérience d'une véritable relation amoureuse. Enfin, l'échec de cette tentative, décuplé par les attentes d'une sœur qu'il ne pourra jamais combler, le précipite dans une spirale autodestructrice sans issue.

Shame est une tragédie. Celle d'un homme conscient de son incapacité à s'ouvrir aux autres, à être plus qu'une simple enveloppe corporelle. Usant encore une fois d'une performance hors du commun de Michael Fassbender, le cinéaste traque sans répit le visage froid et impassible de Brandon. Il observe son désarroi progressif lors de sa tentative d'«humanisation», mais surtout, il nous fait prendre part à sa rage désespérée qu'il ne peut calmer que par l'épuisement que le sexe ou le jogging lui procurent. Pour McQueen, le cinéma vaut avant tout pour sa capacité inouïe à faire éprouver des émotions profondes au spectateur.

Cette volonté du cinéaste de faire ressentir physiquement aux spectateurs le désespoir de Brandon, et par là même à nous questionner sur notre propre rapport nécessairement ambigu et tourmenté au monde et aux autres, distingue ainsi *Shame* d'un film comme *Laurentie*. Alors qu'ils abordent finalement les mêmes thèmes (autodépréciation, incapacité de s'ouvrir, vacuité identitaire, etc.) et qu'ils partagent une vision particulièrement pessimiste du monde, les deux films se situent aux antipodes l'un de l'autre. En faisant de Brandon une figure tragique digne d'empathie, McQueen, qui prend d'ailleurs bien soin de ne pas faire de constat unilatéralement pessimiste, vient chercher ce qui, au-delà des excès du personnage, nous lie à lui. En usant de procédés volontairement arides et provocateurs, Lavoie et Denis créent un personnage et un univers d'un pathétisme si radical qu'il est possible de l'observer avec une distance qui nie toute portée véritable. Le cinéma est certes une machine à penser, mais cette réflexion n'est jamais mieux servie que par la capacité qu'il a de nous faire ressentir une rare émotion esthétique. De ce point de vue, *Shame* est l'un des films les plus importants jamais réalisés sur la condition humaine contemporaine. 

États-Unis, 2011. Ré. : Steve McQueen. Scé. : Abi Morgan et Steve McQueen. Ph. : Sean Bobbitt. Mont. : Joe Walker. Int. : Michael Fassbender, Carey Mulligan, Hannah Ware. 101 minutes. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Sortie prévue : 16 décembre 2011